

AUDREY TRINQUIER

DE NEW YORK  
À NAIROBI

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042522506

Dépôt légal : octobre 2025

*Toutes les tempêtes ne viennent pas gâcher votre vie,  
certaines viennent nettoyer votre chemin.*

Aristote

*Si l'on n'est pas sensible, on n'est jamais sublime.*

Voltaire



# 1

Lou était allongée sur la plage contre Gabriel. C'était une soirée d'été, au mois d'août, il était vingt-trois heures. Le ciel leur offrait une myriade d'étoiles, plus brillantes les unes que les autres, qu'ils essayaient avec amusement de reconnaître, avec leur maigre connaissance en astronomie.

Le bruit des vagues de la Méditerranée les berçait, l'atmosphère était paisible et propice à l'intimité. Ce bord de plage caché et peu fréquenté, que Lou connaissait bien, était leur coin préféré pour passer les soirées caniculaires au bord de l'eau.

Ils se regardaient et pensaient à leur avenir. Leurs yeux brillaient d'envie et d'amour l'un pour l'autre. Ils se taquinaient tout en s'embrassant, comme des adolescents lors d'un premier rendez-vous.

Leurs mains étaient entrelacées et serrées, pas une once d'air ne pouvait y pénétrer. La montée de leur désir réciproque prit le pas sur l'amusement. Il se rapprocha d'elle et la serra contre lui.

Leurs baisers étaient fougueux, ils ne pouvaient défaire leur bouche l'un de l'autre, tellement l'excitation montait. Une espèce de folie, de bonheur absolu et de complicité jamais connue.

Il commença à lui dégrafer sa robe délicatement sur le devant de sa poitrine, pour la caresser. Ses mains viriles parfois même rugueuses plaisaient à Lou. Elle aimait sentir cette masculinité sur sa peau, ses mains entreprenantes et sensibles qui connaissaient déjà si bien son corps.

Elle adorait le physique de cet homme, elle le touchait, le caressait sans cesse. Elle voulait tout de lui, respirer l'odeur

de sa peau, embrasser sa bouche, son sexe, tout lui procurait de l'enivrement.

Elle ôta sa robe fluide et la jeta plus loin d'un coup de main enjoué. Lui, profita de ces instants pour déboutonner sa chemise. Elle regardait son torse bronzé et musclé qu'elle se délectait d'embrasser avec beaucoup de hardiesse.

Ils ne craignaient pas que quelqu'un les surprenne en train de faire l'amour, ils n'y pensaient pas. Cet endroit était le leur, et puis peu importe, il n'y avait rien de mal à s'aimer ici, au bord de l'eau.

Leurs corps se rapprochèrent encore. Il sentait ses seins ronds et excités sous ses mains et dégagea les cheveux longs de son coup pour l'embrasser avec engouement, comme s'il voulait la croquer par petits morceaux. La fougue de cet homme la faisait chavirer de plaisir.

Elle ressentait une excitation immense, les vertiges la faisaient se rapprocher des étoiles. Les lèvres de Gabriel descendirent lentement sur ses seins tendus, ils n'attendaient que lui, puis sur son ventre d'une douceur qu'il qualifiait de rarissime. Il lui faisait remarquer, lorsqu'ils faisaient l'amour, que sa peau devenait plus exquise, comme si une pellicule de sensualité s'y posait pour la rendre encore plus désirable.

Il embrassa toute la surface de son corps, sans enlever une seconde ses mains d'elle, puis lui écarta légèrement ses cuisses pour lui donner du plaisir extrême. Il était fou de cette femme qui avait cru longtemps ne pas être attrayante. Elle touchait ses bras qui semblaient lui dire, « tu es à moi, je serai toujours là pour toi ». La vision de ce corps très masculin sur elle la rassurait et la mettait en confiance.

Puis, elle ramena le visage de Gabriel vers le sien, en lui demandant de la prendre. Elle voulait qu'il la maîtrise et qu'il prenne lui aussi tout son plaisir. Lorsqu'il la pénétrait, elle ressentait de la plénitude, des sensations de plaisir au-delà du réel. Ce sexe dur qu'elle sentait en elle, l'amenait à l'euphorie et à l'extase. Elle se donnait à lui, sans tabou ni complexe. Elle le serrait davantage contre elle, pour le sentir plus proche encore et ne faire qu'un.

Leur jouissance mutuelle se mêlangeait généreusement sur leurs corps suants de délice et même après leur plaisir assouvi, l'envie de recommencer était présente, jusqu'à l'épuisement. Ils étaient tous deux dans une espèce de bonté, un contentement un peu irréel, qui les faisaient planer dans le bonheur absolu.

Ils s'embrassaient en continu, les lèvres gercées par leurs baisers soutenus. Leur fougue et leur plaisir si intenses les emportaient dans des états d'étourdissement, proches de la perte de conscience. Serrés l'un contre l'autre, les yeux brillants, amoureux et rieurs, ils étaient épuisés par leurs ébats. Rien ne pouvait perturber ces moments de vie uniques.

Pensant aux instants de plénitude qu'ils venaient de vivre, ils regardaient les étoiles filantes quadrillant le ciel, la nuit devenait fascinante. Lou faisait un vœu à chaque fois qu'elle en percevait une, son seul souhait était que leur amour dure une éternité.

Puis, elle lui demanda de raconter quelque chose sur lui qu'elle ne savait pas encore. Ce à quoi il répondit :

— Après mon service militaire, j'ai travaillé dans le déminage plusieurs années sur différentes missions. J'intervenais dans des manifestations avec des personnalités politiques, sur des sites où des habitants trouvaient des vestiges de guerre...

— C'est un métier palpitant. Qu'est-ce qui t'a poussé à faire ça ?

— À l'époque, j'aimais prendre des risques et aller à l'affrontement. Partir sur des missions difficiles, c'était mon adrénaline.

— Je connais bien ce trait de caractère. Mon père avait ce tempérament, il n'avait peur de rien ni de personne. Je trouve que vous avez des points communs...

Gabriel ne se livrait pas facilement sur son passé, mais rebondit sur les propos de Lou :

— En parlant de père, j'aurais aimé avoir la même carrière militaire que le mien. Il était vice-amiral dans la marine et assurait le commandement d'une force maritime importante à l'époque.

— Il devait être un homme remarquable. J'imagine l'admiration que tu dois avoir pour lui.

—...

— Et ta mère, travaillait-elle ?

— Non, mon père gagnait suffisamment d'argent pour nourrir la famille, il n'a jamais voulu qu'elle travaille. Quand il rentrait le soir, ou qu'il revenait de mission, il exigeait que tout soit parfait à la maison. Il ne s'occupait de rien, il considérait qu'il avait plus important à faire. Ma mère gérait tout dans le foyer. C'est elle qui m'a élevé...

— Un vrai patriarche !

— Exactement, comme à l'époque...

— Et ta mère acceptait ça ?

— Elle n'avait pas le choix. Mon père l'adorait mais elle avait une place à tenir, celle de femme au foyer, pas plus. Elle a dû s'en accommoder...

— Tu aurais aimé la même vie ?

— Non, pas du tout ma chérie, au contraire...

Ils s'assoupirent quelques minutes sur le sable et furent réveillés par un groupe de jeunes qui venait jouer de la guitare au bord de l'eau. Ils s'installèrent un peu plus loin et allumèrent un feu de camp. Ils riaient, sautaient, buvaient des bières, certains s'embrassaient, d'autres se courraient après, c'était la joie de vivre de la jeunesse.

Lou et Gabriel, amusés et surpris de voir à quel point ils jouaient bien, se joignirent à eux pour chanter ensemble quelques morceaux de rock et de chansons françaises.

Elle trouvait l'ambiance géniale et chantait à tue-tête. Elle se libérait de tous ses carcans qui l'avaient entravée depuis tant d'années, au prétexte désuet de devoir toujours être sage. Quant à lui, il chantait à gorge déployée, faisant l'insouciant pour paraître dans l'ambiance.

Soudain, une dispute éclata entre deux jeunes. Il était tard dans la nuit, l'alcool et les cigarettes roulées commençaient à aiguiser les comportements. Le guitariste s'arrêta de jouer. Gabriel et Lou s'échappèrent de la plage, avant que la querelle dégénère en tournoi de boxe.

En voiture, sur le trajet du retour, il lui raconta quelques-unes de ses aventures, lorsque ses collègues et lui étaient appelés pour déminer des bombes.

Ensuite, il lui expliqua les raisons pour lesquelles il avait quitté ce métier quelques années plus tard : lors d'une intervention de déminage en Corse, l'explosion d'une bombe artisanale dans le sous-sol d'un immeuble tua sur le coup son meilleur coéquipier. Il était présent ce jour-là, près de lui, et ne put le sauver. Ce fut un tel choc qu'il ne s'en remit jamais totalement. Ce collègue se prénommait Pierre, il l'appelait amicalement Pierrot.

Relatant cet événement encore douloureux, il avait les yeux larmoyants et la gorge serrée. Il décrivait Pierrot comme un homme vigoureux et gentil, un père de famille proche de ses deux jeunes enfants. Il plaisantait toujours, pour dédramatiser toutes les situations. Il se rappelait lui dire sans cesse : « Tu fumes trop ! Deux paquets de Gauloises brunes sans filtre par jour, ça va te tuer ! » Ce à quoi Pierrot lui répondait : « Je m'en fous, c'est mon plaisir, il faudra bien mourir un jour de quelque chose ! ». Pour Pierrot, rien n'était grave, même pas la mort. C'était le plus insouciant de l'équipe.

Lou était émue par cette histoire. Elle se devait de la connaître pour comprendre ses forces et ses faiblesses, car elle aimait cet homme plus que tout.

Arrivés devant le portail d'entrée de la maison, Gabriel lui dit sereinement :

— Ça m'a fait du bien de t'avoir parlé de cet accident, c'est encore pénible pour moi. J'aimais Pierrot comme un frère, il me manque beaucoup. Je ne passe pas un jour sans penser à lui...

— Je comprends, ça a dû être une épreuve difficile, n'hésite pas à te confier à moi plus souvent...

Durant des années, Gabriel eut beaucoup de difficultés à ressentir certaines émotions, comme la tendresse ou le désir sexuel, sans parler des problèmes de concentration et d'insomnies omniprésentes. Dans son entourage, personne n'avait pu le convaincre de suivre une psychothérapie pour

soulager sa souffrance ; jamais il ne voulut se soigner pour vider sa mémoire traumatique.

Mais plus tard, il trouva le courage de rebondir pour dépasser cette tragédie et décrocha un diplôme professionnel en commerce. Il trouva ensuite un emploi de représentant dans le secteur automobile. Ce métier, qu'il exerçait encore aujourd'hui, lui demandait de parcourir la France entière et l'Europe ; c'était un épuisement sans limites...

Lou s'expliquait pourquoi il avait fait un tel choix. Gabriel avait toujours ce besoin d'être en état d'alerte, de partir loin, prêt à réagir à la moindre demande de son supérieur. C'était une sorte de fuite en avant, une nécessité d'être actif en permanence, pour avoir l'esprit occupé et oublier le passé... Cette vie professionnelle tourmentée, dont la première expérience s'était terminée par un drame, avait pris toute la place et l'avait empêché de construire une vie familiale épanouie.